

MICHEL PLEAU

Le ciel de la basse-ville, Ottawa, Éditions David, 2014, 66 p.

Par **Pierre Chatillon**

Michel Pleau

Le ciel de la basse-ville



On me demande souvent : « Dites-nous ce que c'est que la poésie. » À cette question, Michel Pleau donne une réponse claire et sans prétention : « il suffirait d'une aube / aux bras tremblants comme l'herbe / pour que la beauté répare le monde ».

Faire naître une aube, réparer le monde en y apportant de la beauté, tel est le rêve de tout poète. Et il souhaite y parvenir en utilisant des mots. L'entreprise peut sembler dérisoire pour quelqu'un qui ne croit qu'à l'action. Et pourtant, les mots précèdent toujours l'action. Le langage est la plus haute conquête de l'homme. Dans le mythe du paradis terrestre, on voit Adam nommer les plantes et les animaux. Le seul fait de leur donner un nom lui confère un pouvoir sur eux. La psychanalyse, pour sa part, nous apprend qu'un patient qui parvient à identifier et à nommer ses peurs les voit diminuer et disparaître progressivement. La puissance du mot est donc bien réelle. L'existence n'est rien. C'est la qualité de notre rêve qui lui donne sa forme.

Comment pouvons-nous réparer le monde? En y remplaçant la nuit par de la lumière. Et qu'est-ce que la nuit? C'est la mort. Chacun d'entre nous la rencontre et doit livrer contre elle un long combat. Elle est entrée dans la vie de Michel Pleau alors qu'il n'avait que 12 ans. Au décès de son père. À partir de ce moment, une ombre immense a recouvert la terre. Aussi toute sa démarche poétique consiste-t-elle à essayer de chasser cette ombre. Tel est le thème central de son œuvre. Et il culmine dans son nouveau recueil, *Le ciel de la basse-ville*.

Pour un enfant, la mort du père est une catastrophe déterminante. Au décès de son père, survenu alors qu'elle n'avait que huit ans, la grande poète américaine Sylvia Plath avait déclaré : « Je ne parlerai plus jamais à Dieu. »

La détresse engendrée par la disparition de son père, Michel Pleau l'évoque en des vers bouleversants : « je n'ai jamais oublié l'étoile brève / perdue durant l'enfance / cette épine de lumière / prise au fond de la gorge ». Cette tragédie a

détruit son univers : « le monde est en morceaux / je l'ai entendu se fendiller / ainsi que ma parole qui m'échappe parfois ». Le monde et la parole ont été brisés. Il faut les reconstruire. Entreprise colossale : « nous avons hérité d'un soleil inquiet », « d'une vie vacillante / sans cesse au bord d'exister ». Le poète redoute que « l'ombre à tout jamais [lui] ressemble ». Il craint d'être condamné à « une errance de paroles ». « [N]otre enfance devient une phrase ineffaçable » déplore-t-il, car la mémoire sans cesse le ramène à cette époque où « l'ombre comme une pierre / se pos[ait] sur la page ». Comme il le dit dans *La lenteur du monde*, il demeure hanté par la fragilité de la vie : « le cœur / est une chandelle de sang / qui peut s'éteindre demain ».

Pour dénouer l'écheveau du mauvais sort, il aimerait avancer « léger / défaisant à chaque pas / le fil d'une vision ancienne ». Il souhaite accéder à une grande lumière, il voudrait « mettre le feu à son être », voir sa parole se transformer en un « cri du soleil », mais il se demande s'il ne s'agit pas là « d'un éblouissement tardif ». Il redoute d'assister à l'extinction d'un feu si difficile à ranimer : « je protège ce petit feu de rien / et souffle sur les braises / pour retrouver je ne sais plus quoi ».

Et pourtant, dans un poème très émouvant, il trouve le courage de dire : « père / il est étrange de te fermer les yeux ». Il veut réorienter son destin : « on a traîné de soi / trop longtemps une ombre ». Et enfin pouvoir s'exclamer : « mais me voici / en dehors de mon ombre ».

Michel Pleau parle avec son cœur. Avec des mots sensibles et des images saisissantes : « on nomme lampe / l'écho perdu de la lumière », « on voit les battements de l'âme sur la neige / qui éclate comme une cloche ». Avec Michel Pleau, on assiste au retour de la poésie lyrique dans le paysage littéraire québécois. La poésie de cet auteur n'est pas fermée sur elle-même. Au contraire, elle s'ouvre aux autres. Le message du poète est profondément humain et les lecteurs se retrouvent dans son œuvre.